

24 images

24 iMAGES

La déchirure

Toutes peines confondues de Michel Deville

Thierry Horguelin

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1992). Review of [La déchirure / *Toutes peines confondues* de Michel Deville]. *24 images*, (64), 64–64.



Vade (Patrick Bruel), Jeanne (Mathilda May) et Gardella (Jacques Dutronc)

LA DÉCHIRURE

par Thierry Horguelin

À force de reprocher au cinéaste les coquetteries d'une mise en scène imbue de sa virtuosité, une rhétorique soulignant sans arrêt ses effets de manche, bref: un système satisfait de tourner en rond dans sa vacuité – qu'il s'exerce dans les domaines du puzzle de salon ou du bibelot culturel –, on oublierait presque que Michel Deville fut l'auteur de films aussi inclassables et singuliers que *La femme en bleu* ou *Le dossier 51*, où ses procédés formels se trouvaient tout à coup lestés d'un poids de gravité et d'opacité. Film aussi agaçant qu'intrigant, *Toutes peines confondues*, qui renoue avec cette rigueur, est plutôt une bonne surprise.

Les parents d'un escroc à col blanc (Gardella-Dutronc, dont le visage émacié

porte encore les traces de *Van Gogh*) ont été sauvagement assassinés. Un agent ambigu d'Interpol saisit ce prétexte pour lui tendre une souricière en se servant comme appât d'un jeune flic au cœur tendre (Vade-Bruel, au jeu toujours aussi limité). Celui-ci s'introduit dans l'univers froid et policé du gangster, et ne tarde pas à s'éprendre de son épouse Jeanne (Mathilda May, sous-employée). S'engagent alors les chassés-croisés du mensonge et de la séduction, savamment chorégraphiés sur l'échiquier dramatique.

Jusque-là, *Toutes peines confondues* déploie habilement les figures du film noir crépusculaire et sophistiqué: la manipulation comme jeu de société, la fascination réciproque du chasseur et de sa proie, la circulation des points de vue qui fait de chacun tour à tour une dupe et un meneur de bal, un voyeur et un épié, dans une construction éclatée entre Anvers, Lyon et Zurich: le port de la drogue, le siège d'Interpol et la plaque de

l'affairisme international, filmés avec un refus du pittoresque qui rend leur mystère à ces villes méconnues. Multipliant les rôles épisodiques et les seconds couteaux (pas moins d'une trentaine), le 25e opus de Deville a de quoi séduire les amateurs de poker menteur et de puzzles narratifs, qui pourront néanmoins s'agacer d'une élégance encore une fois trop calculée (et d'un dialogue aux mots d'auteur pas toujours inspirés).

Mais voici que le film défait sa trame et que les pièces du puzzle se déboîtent. Le grain de sable des passions s'immisce dans l'engrenage du pouvoir. L'intérêt se déplace de l'intrigue aux relations entre le gangster brillant mais vulnérable et l'inspecteur sentimental mais opiniâtre, dont Jeanne, la

femme innocente et fatale, devient l'enjeu éventuellement sacrificable. Relations d'une complexité croissante où, à la fois émules et complices, dangereux et menacés, les deux hommes se détruisent en voulant s'épargner, où chacun court à sa perte – en toute connaissance de cause.

C'est que les atouts et les handicaps, les vainqueurs et les victimes ne sont plus ceux que l'on croyait, que le jeu engage malgré eux les joueurs au-delà d'une partie dans laquelle ils ont fait l'erreur de confondre les peines judiciaires et les peines de cœur, leurs sentiments et leurs intérêts. *Toutes peines confondues* se disloque alors en se déchirant sur les accords tragiques des quatuors à cordes de Chostakovitch, parce qu'il s'ouvre à la douleur de ses personnages, à la profondeur de leur nuit noire. La mécanique du film fascine moins par ses vains effets de maîtrise que parce qu'elle est porteuse de son propre dérèglement et, à terme, de sa destruction. Ce à quoi l'on assiste, c'est à l'implosion du système Deville, qui fait du film une réussite paradoxale dans l'échec.

Au bout du compte, la perte de l'innocence et la défaite de la morale auront été totales. Les personnages n'ont plus qu'à s'abîmer dans leur désenchantement. L'échec stratégique de Gardella tout comme l'apprentissage de l'ambiguïté par Vade aboutissent par des chemins opposés à une sorte de suicide moral, dans un film où, même en ellipse, la mort n'est pas qu'une figure obligée du polar, où l'on sent ce que liquider veut dire. Même si le film reste bloqué dans son essor, prisonnier de son glacis formel, il passe là, par éclairs, une inquiétude et une violence sourde qu'on chercherait en vain dans les pastiches néo-hitchcockiens qui encombrant les écrans. ■

TOUTES PEINES CONFONDUES

France 1991. Ré.: Michel Deville. Scé.: Rosaline Deville d'après Andrew Coburn. Ph.: Bernard Lutic. Mont.: Raymond Guyot. Mus.: Dimitri Chostakovitch. Int.: Jacques Dutronc, Patrick Bruel, Mathilda May, Bruce Myers, Vernon Dobtcheff. 105 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.